

À propos du texte du pape émérite Benoît XVI.

### **Texte et contexte**

Le cardinal Koch a récemment publié un essai du pape émérite Benoît XVI en précisant que ce texte constituait une réflexion privée de la part du pape et que lui-même était heureux d'avoir obtenu l'autorisation de l'auteur à le publier, tant ce texte se révélait être profond et fécond pour le dialogue. La situation de l'Église Catholique aujourd'hui est inédite car elle a à sa tête un pape en exercice qui est une figure de proue pour des multitudes pas seulement catholiques, et aussi un pape émérite, théologien, qui publie ici ses réflexions supposées privées à propos de l'état actuel du dialogue entre Juifs et Catholiques et de son nécessaire approfondissement.

Ces dernières années ont vu plusieurs publications importantes, autant de la part de la Commission pour les Relations religieuses avec le Judaïsme, présidée par le Cardinal Koch, que des réactions juives qui constituent de véritables avancées pas seulement pour le contenu mais pour le climat de la relation nouvelle entre Juifs et Catholiques. En effet, on peut parler aujourd'hui de réciprocité et même de partenariat entre Juifs et Chrétiens.

Chacun de ces textes a fait l'objet de lectures interprétatives, chacun de nous, engagé dans le dialogue, est à l'affût de leur signification et cherche à prendre la mesure exacte de leur nouveauté. Cette perception de la nouveauté découle généralement de la tradition de lecture de chaque religion. Dans le Judaïsme elle est nourrie par la riche et très diverse tradition interprétative. J'ajoute que le terme de nouveauté vient naturellement à l'esprit quand il décrit un déploiement du sens à l'intérieur d'une tradition religieuse, mais qu'il est évidemment problématique quand il est utilisé dans le dialogue, dans le sens d'une nouveauté qui vient remplacer l'ancien en l'améliorant.

Judaïsme et Christianisme sont liés par un lien unique, un lien intrinsèque comme le disait le Pape Jean-Paul II. Dans le respect de cet énoncé fondamental, la dynamique interprétative ne peut pas faire comme si ce lien n'existait pas ou ne servait qu'à la mise en valeur d'une seule interprétation.

J'ai lu plusieurs fois l'essai du pape émérite Benoît XVI, je le relirai très certainement plusieurs fois encore. C'est un texte qui est profond et riche, et qui a suscité de nombreuses réactions depuis sa parution cet été en langue allemande. Ces réactions ont été variées : certains rabbins y ont vu une remise en question des acquis du dialogue aujourd'hui, des théologiens catholiques y ont vu une lecture traditionnelle assez éloignée des avancées de ces dernières années. Je souhaite y ajouter ici ma propre perception.

Je ne suis pas théologienne de formation, mais le dialogue entre Juifs et Chrétiens fait partie de ma vie et aussi de ma vie spirituelle. Je ne peux plus dire mes prières, penser ma tradition sans que mes amis chrétiens ne soient présents à moi. C'est avec cela à l'esprit et dans le cœur, que je vous livre ici mes réflexions et aussi mon malaise à la lecture de certains passages de ce texte. Ces impressions sont dues non pas au contenu qui est certes christologique, et cela me semble plus que normal, mais à mon regret de ne pas sentir la dynamique du dialogue à l'œuvre ici. L'interlocuteur juif est présent par endroit mais jamais nimbé de sa propre voix interprétative. Tout se passe comme s'il était là pour servir au déploiement d'un discours interne à l'Église Catholique.

Je ne vois pas bien comment on peut appeler cela : « confronter les interprétations dans un dialogue théologique profond », comme le dit le père Artus dans son introduction. En effet, s'il s'agit de trouver une nouvelle compréhension pour le lien et l'articulation des deux Testaments en écartant à jamais la théologie de la substitution, ne faut-il pas que cette nouvelle articulation face une place juste à la lecture juive, qui était, faut-il le rappeler, celle de Jésus ? D'autant plus que cette lecture juive peut s'inscrire dans une dynamique de complémentarité, profitant ainsi aux deux camps engagés dans le dialogue. Ce sont précisément cette complémentarité et ses potentialités, pour utiliser un terme qui se trouve

dans le texte de Benoît XVI, mais compris dans le contexte de la lecture christologique, qui pourraient nourrir et approfondir notre dialogue à l'avenir.

Pour revenir à la substitution, dont le Pape Benoît dit ici à maintes reprises qu'elle ne se trouve pas dans la lecture chrétienne, je m'interroge sur le sens de cet énoncé. Dois-je comprendre qu'elle n'a jamais existé ? Ou, au contraire, et ce qui me paraît plus juste, qu'elle a empoisonné la compréhension que mes amis catholiques ont de leur propre foi ainsi que leur lien avec leur socle planté dans le Judaïsme ? Est-il possible que le Pape Benoît cherche ici à formuler une théologie nouvelle qui s'inscrirait au sein même de la tradition catholique afin d'éviter que la théologie post conciliaire ne soit vécue comme une rupture ? Ou d'atténuer ce sentiment de rupture qui détourne des catholiques plus traditionnels du dialogue judéo-chrétien ? Je ne suis pas sûre de bien comprendre tous les tenants et les aboutissants de cette proposition, mais j'exprime ici ma crainte que cela risque de fausser la compréhension qu'ont des générations montantes de l'importance du dialogue judéo-chrétien. À ce jour, cette compréhension est déjà plutôt faible.

Ceci dit, j'ajoute, et ceci avec bonheur, que le Pape Benoît pousse les catholiques à s'appropriier un peu plus l'Ancien Testament, et malgré mes réserves exprimées sur l'esprit de ce texte je trouve là un élément très positif.

### **Quelques exemples :**

Sans fournir ici une liste exhaustive et analytique de la pensée de Benoît XVI telle qu'elle s'exprime dans cet essai, je souhaite pointer quelques exemples.

D'abord, je dois dire que j'ai été frappée par l'utilisation d'un vocabulaire qui me paraît révolu et même suranné depuis le Concile Vatican II. Je pense ici à des mots comme « accomplissement » et « définitif », ce sont des mots qui indiquent une clôture et qui ne laisse pas vraiment de place à une attente partagée et pleine d'humilité. Or nous devons persévérer main dans la main et munis de nos traditions respectives à lire notre monde comme un lieu imparfait où ensemble nous devons œuvrer à son amélioration.

Des grandes thématiques bibliques comme l'exil, la destruction du Temple, la loi, la circoncision, le Chabat, toutes évoquées par Benoît XVI le sont de manière englobante, toutes tendues entièrement vers l'avènement du Christ. Je me permets ici de citer le texte :

« Cela signifie une dynamisation de l'Ancien Testament, dont les textes ne doivent pas être lus de manière statique, en eux-mêmes, mais compris dans l'ensemble, comme mouvement en avant-vers le Christ » (page 129). Je préfère me dire que j'ai mal compris l'intention de l'auteur exprimée ici, mais je ne peux pas m'empêcher de penser aux ravages qu'un tel énoncé peut faire au sein de ceux qui ignorent les avancées décisives de Vatican II.

Benoît XVI parle des lois cultuelles juives comme d'une protection pour l'identité d'Israël dans la grande dispersion parmi les peuples du monde (p. 133), pour dire ensuite que l'abolition de ces obligations a permis la formation du Christianisme à l'échelle mondiale.

Faut-il rappeler que si les Juifs pratiquent encore et toujours la circoncision c'est parce qu'elle est signe de l'Alliance et qu'ils le font car l'Éternel l'a demandé à Abraham ? Ils l'ont fait pendant les heures les plus sombres de l'Histoire, ils continuent à le faire en Israël aujourd'hui, non pas pour protéger leur identité mais parce qu'ils introduisent ainsi une forme de sainteté dans ce qui touche au domaine le plus intime de la vie. Il en va de même pour les lois cultuelles concernant le Chabat, ce jour différent des autres jours car il est avant tout un jour de repos où une part de sainteté s'introduit pour durer 24h et qu'elle est impartie à tous les membres du foyer, et pas seulement ceux de la famille. Le jour du Chabat, ce congé hebdomadaire que notre civilisation moderne a mis presque 20 siècles à accorder à tous, témoigne de l'humanisme biblique. Il est bien plus que l'expression d'une volonté de séparation ou d'un particularisme exprimé par un cortège d'obligations.

La question de la messianité de Jésus « est et reste la question disputée » (p. 135), « mais de nouvelles recherches ont ouvert de nouvelles possibilités de dialogue ». Ces recherches

indiqueraient que « la signification de la Passion comme élément essentiel de l'espérance y prend de plus en plus d'importance ». Pour qui, dois-je demander ?

Libre aux Chrétiens de le penser évidemment, mais moi je ne le pense pas. Est-ce parce que je ne comprends pas mon propre texte ? Gênée par l'utilisation du mot « disputée » qui rappelle les disputations du passé, je ne vois pas comment on peut parler ici de dialogue.

Dans ma tradition le Serviteur souffrant est le peuple tout entier, dont l'histoire tragique et la fidélité extraordinaire ne viennent que renforcer cet axe de lecture, j'ai envie de dire malheureusement. Quant au fait que Moïse aussi, « quand il intervient pour son peuple et offre sa mort substituante, fait transparaître la mission de Jésus » (p. 135), je ne peux pas faire droit à cette intuition du pape Benoît XVI. Moïse, figure de proue de la libération des Hébreux, du don de la loi, de la révélation sinaïtique, capable de tout pour sauver son peuple, est pour le peuple Juif le plus grand des prophètes et aussi un homme faillible qui mourra sans poser le pied sur la Terre de la Promesse car il a fauté. Il est un exemple à suivre pour bien des héros qui ont combattu pour la libération de leur peuple : « Let my people go » est une devise universelle. Moïse propose lui-même de donner sa vie et ne mourra pas sur la Croix. Peut-on ici donner un sens chrétien sans garder en mémoire le sens qu'il a pour les Juifs ?

Sens qui a par ailleurs une portée universelle...

### **Pour conclure :**

Je dis à regret que je ne ressens pas à la lecture de ce texte, la richesse prodigieuse du face à face, de la complémentarité, de l'articulation de tout ce qui existe et de ce qui est en devenir, de ces potentialités d'un dialogue dans lequel nos sens respectifs seraient pléniers. Je repense au triptyque énoncé par Pierre Gisel : le Judaïsme est pour le Christianisme une source, une critique, un accompagnement. J'ajoute que j'ai dit et écrit maintes fois que les Chrétiens sont pour moi une ressource, une critique et un accompagnement. Je ne retrouve pas dans ce texte la fécondité extraordinaire de cet énoncé, car j'ai l'impression de n'être qu'une source, à laquelle on boit comme on veut.

A-t-on le droit d'écrire une théologie pareille pour mieux se comprendre et pour mieux s'expliquer ? A-t-on le droit de développer une théologie qui se veut en dialogue mais qui ne tient pas compte de la manière que le partenaire en dialogue a de se comprendre et de se vivre ?

Je ne le pense pas, et c'est parce que j'aime les Chrétiens et que le dialogue m'importe que je le dis aussi fermement.

Ma tradition religieuse m'a appris la lecture critique, elle m'a appris l'échange, l'étude à deux en face à face, l'interprétation et sa richesse plurielle. C'est forte de cela que j'adresse à mes amis chrétiens la requête suivante : étudiez ce texte, lisez-le avec des amis juifs, avec des protestants, avec des laïques juifs ou pas. Après cette lecture en face à face, nous pourrions en tirer un enrichissement qui ne sera pas confrontation.

Liliane Apotheker.